

Georg SIMMEL, *Face à la guerre, 1914-1916*, édition, traduction et préface de Jean-Luc Évrard, 2015.

Dans la perspective des célébrations du centenaire, il était nécessaire de publier ce témoignage. George Simmel, né en 1858 à Berlin, vient mourir à Strasbourg, à l'université de laquelle il enseignait philosophie et sociologie, le 28 septembre 1918, à moins de deux mois de l'armistice qu'il ne verra pas³. Huit articles du philosophe, tous parus entre 1914 et 1916 sont suivis d'une intéressante comparaison entre Simmel et Bergson par Jean-Luc Évrard. Les textes sont présentés dans un désordre chronologique qu'on essaiera de comprendre : « L'idée d'Europe » pour le *Berliner Tageblatt*, le 7 mars 1915, « Deviens ce que tu es » pour *Der Tag*, le 10 juin 1915, « L'Europe et l'Amérique », pour le *Berliner Tageblatt*, le 4 juillet 1915 — jour de la fête nationale américaine, rappelons-le. « La Crise de la culture » conférence donnée à Vienne en janvier 1916 et publié par le *Frankfurter Zeitung* le 13 février 1916, « La Dialectique de l'esprit allemand » paru dans *Der Tag* le 28 septembre 1916, « Transmutation de l'âme allemande », conférence prononcée à Strasbourg en novembre 1914, « Éclairer l'étranger » paru dans le *Frankfurter Zeitung* le 16 octobre 1914, enfin, « Bergson et le cynisme allemand » conférence donnée à l'occasion de l'*Internationale Wochenschrift für Wissenschaft, Kunst und Technik*, le 1^{er} septembre 1914. Sans doute Jean-Luc Évrard a-t-il voulu classer les textes par genres, articles, conférences. Peut-être a-t-il aussi voulu ouvrir le recueil sur l'idée d'Europe, qui forme la problématique silencieuse de tous ces textes, de toute l'époque, de notre époque aussi, d'ailleurs. En d'autres termes « face à la guerre » signifie justement que la cause profonde de la guerre proviendrait des visions différentes de l'Europe qui opposent les peuples, et, plus particulièrement, selon Simmel, ceux qui en ont une vision philosophique et éthique et ceux qui n'en ont qu'une vision « géographique », à ses yeux, autant dire, mesquine.

Ainsi, trois lectures semblent possibles : l'une privilégierait l'ordre chronologique pour suivre le développement de la guerre, des émotions qu'elle suscite et de la réflexion à laquelle elle oblige jusqu'à la prise de conscience du bouleversement de toutes les certitudes anciennes. On partirait alors d'une « crise de l'âme de chacun » (p. 39), clause de la « crise de culture » pour aboutir à la huitième leçon qui s'interroge sur l'Europe.

2. Victor HUGO, *William Shakespeare*, « L'Art et la science », présenté isolément sous ce titre par Actes Sud, 1985, p. 11.

3. *Dictionnaire de la pensée sociologique*, sous la dir. de M. Borlandi, R. Boudon, M. Cherkaoui et B. Valade, Paris, PUF, coll. « Quadrige/Dicos poche », 2005.

Une autre lecture, celle qu'induit l'édition, part de cette interrogation sur l'Europe que l'auteur de manière prophétique imagine d'autant plus en crise et en déclin qu'elle n'a su que se désunir, préférer les « valeurs » matérielles et pragmatiques et s'opposer pour de basses raisons de revanches ou d'intérêts contingents au lieu de se laisser emporter par l'intérêt supérieur de « l'âme allemande ». Au terme de cette démonstration limpide qui devrait conduire à préférer un « vieux continent » conduit par une Allemagne qui se sent « légataire universelle » de l'idée d'Europe, on oppose ainsi un matérialisme de type positiviste, voire à la « monsieur Prudhomme » comme dirait Verlaine ou à la « monsieur Homais, comme dirait Flaubert, on oppose ce positivisme balourd à l'idéalisme des Lumières au sens de l'*Aufklärung*. La lecture qui conduit des articles aux conférences montre d'abord la pensée construite et argumentée et en dévoile ensuite les mouvements affectifs profonds, notamment, le refus de l'Allemagne d'être considérée comme la seule responsable d'un conflit qu'elle sait, dès 1914, catastrophique et dont elle prédit les insondables conséquences à venir au-delà d'une paix précaire. Le ton est celui, enflammé, d'un avocat de la défense, scandalisé et blessé dans sa propre identité par la portée de l'accusation qu'on ose porter contre lui.

Il reste une lecture circulaire, car les textes appellent leur relecture et leur élargissement dans les textes de la seconde partie qui les remettent dans le contexte de l'histoire européenne de la philosophie. L'histoire des idées ou des mentalités est, elle aussi, bafouée par l'opposition dramatique entre son évolution, profondément européenne, comme celle de l'art et de la littérature, jusqu'à la veille du conflit (qu'on songe à tout ce qui se publie en 1913 !) et c'est cette dynamique qui subit un coup d'arrêt le 28 juin 1914. Ce n'est pas seulement l'archiduc qu'on assassine, c'est l'Europe. Et ce deuil, ce n'est pas seulement celui des tranchées, c'est celui de la philosophie qui, même chez Bergson, même chez Simmel, prend des contours nationalistes.

Un ouvrage donc qu'il faut ne pas renoncer à lire et même à relire